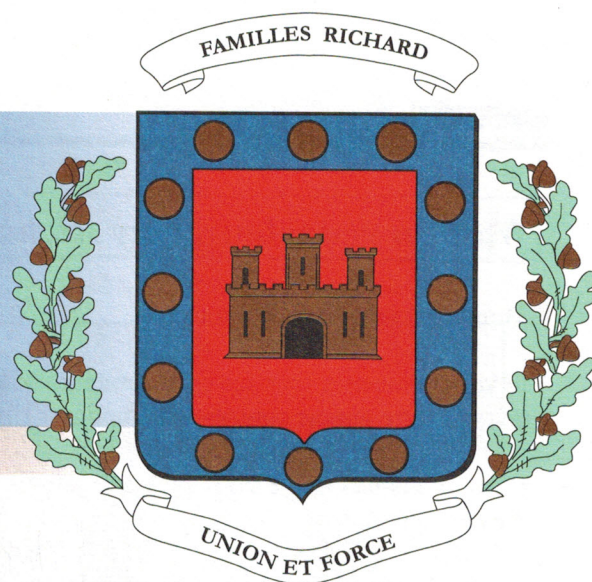


Entre RICHARD

Bulletin de liaison de l'Association des familles Richard



Volume 18 n° 2 de 3

mars 2011



Jean-Guy Richard et Josette Mercier, son épouse,
Gilles Carlos et Guy Richard au Salon des Familles souches

Déjeuner-conférence
Restaurant Pacini à Lévis
17 avril 2011

11h 00

Conférence: Lévis, ville militaire

Sommaire

Message de la rédaction	2
Informations diverses	3
Linda Richards	4
François-Marie-B. Richard.....	5
Message de la présidente.....	6
Déjeuner-conférence	7
Monique Richard, alpiniste	8
Jacinthe Lavoie-Richard.....	9
Vie dans l'Ouest canadien.....	10
Prière en famille	12
Porte d'entrée en Amérique.....	14
Jean Lepicard, marchand.....	14
Illégitime en N-F	15
Maison québécoise	16
Salon des Familles souches	17
André Richard	18
Nathalie Richard.....	20
Arrivées	21
Arbre généalogique	22
Avis de recherche	23
Départs	23
Messages	24

Mot du rédacteur, *Guy Richard*

Bonjour à vous toutes et tous,

Je veux remercier tous les collaborateurs à la publication de journal, principalement Cécile à la correction des textes. Votre apport contribue à améliorer l'intérêt de nos lecteurs.

Nous avons besoin de vous plus que jamais afin d'être fier de ce que nous sommes devenus après 17 années d'existence.

Je vous invite à réserver à votre agenda, les dates des activités qui vous sont proposées.

Nous travaillons actuellement à modifier le site internet de l'Association afin de le rendre plus attrayant pour vous tous ainsi que pour les visiteurs éventuels.

Je vous souhaite un très belle fêtes de Pâques

Vous désirez faire paraître une histoire ou une rencontre familiale.

Je suis à la recherche de personnes pour réaliser une entrevue afin de connaître la vie de ceux-ci.

Vous avez des articles de journaux anciens ou des volumes relatant la vie d'autrefois.

Contactez-moi. J'ai besoin de vous pour améliorer la qualité du contenu de ce bulletin.

Je prépare pour les prochains numéros des articles sur des familles Richard des États-Unis, du Canada ainsi que de la France et de l'Angleterre. Je présenterai également un article sur le naufrage du SGS Montmagny.

Je me propose de vous présenter le compte rendu d'une entrevue avec un ou une Richard.

Équipe de la rédaction:

Rédacteur: Guy Richard

Correction: Cécile Richard

Date de tombée pour la prochaine parution: 10 juin 2011

Activités 2011

- **17 avril 2011**
Déjeuner-conférence
Endroit: Lévis
- **30 avril et 1er mai**
Congrès de la Fédération des familles souches du Québec
Endroit: Rivière-du-Loup
- **Croisière , souper et feux d'artifice**
Mercredi 27 juillet, à 18 h sur le MV Louis-Joliet.
Les formulaires d'inscription et les détails seront disponibles en avril.
Contactez Cécile pour plus d'informations.
- **28 août 2011**
Rassemblement de l'Association des familles Richard
Endroit: Victoriaville

Association des familles Richard

Conseil d'administration 2010-2011

Présidente: Jeannine

Vice-président: Guy

Secrétaire: Cécile

Trésorier: André

Administrateurs et administratrices: Colette, Jean-Guy, Rita et Yves

Linda Richards, première infirmière diplômée

Linda Richards est née le 27 Juillet 1841, la plus jeune fille de Sanford Richards, un prédicateur ambulancier, et de Betsy Sinclair Richards. Ses parents se sont mariés à Newport, au Vermont, au milieu des années 1830 et ont déménagé sur une ferme près de la rivière de l'Ouest Racquette Potsdam, NY. Linda a été baptisée Malinda Ann Richards Jusdon par son père dans l'espoir qu'elle serait un jour un missionnaire, comme Ann Judson Hasseltine.

Lorsque Linda eut quatre ans, la famille déménagea vers l'ouest sur le territoire du Wisconsin, où son père avait acheté une terre dans ce qui est maintenant Watertown, WI. Il est mort d'une hémorragie pulmonaire six semaines après que la famille soit arrivée. Mme Richards et ses trois filles retournèrent à Newbury, au Vermont, où ils vécurent avec le grand-père de Linda jusqu'à ce qu'ils eurent acheté une petite ferme dans la région. La mère de Linda a contracté la tuberculose, la même maladie qui avait tué son père. Linda soigna sa mère pour sa dernière maladie et n'avait que 13 ans quand sa mère mourut.

La formation de Linda comme infirmière débuta sous la supervision du Docteur Currier, le médecin de famille qui a pris soin de sa mère. De lui, elle a appris des connaissances médicales. Elle vécut avec son grand-père jusqu'à ses 15 ans lorsqu'elle s'est inscrite à l'Académie Saint-Johnsbury pour une année de formation des enseignants. Même si elle n'est pas heureuse à St. Johnsbury, Linda acheva sa formation et enseigna pendant plusieurs années à Newbury.

Linda se fiança à George Poole en 1860, mais George est allé à la guerre civile avec la Green Mountain Boys avant leur mariage. Il est rentré blessé en 1865

et Linda a passé les quatre prochaines années à le soigner jusqu'à sa mort en 1869.

Après la mort de George, Linda déménagea à Boston où elle a été embauchée comme une aide-soignante au Boston City Hospital. Les infirmières furent traitées un peu mieux que les femmes de chambre à l'hôpital et elle quitta après seulement 3 mois en raison de mauvaise santé. Quelques mois plus tard, Linda a remarqué une publicité pour un programme de formation infirmière offert au New

England Hospital pour les femmes et les enfants. Le médecin résident, M^{me} Susan Dimock, avait étudié la médecine depuis l'âge de 15 ans et fut formée pour la chirurgie à l'Université de Zurich. Linda fut l'une des cinq étudiants qui s'inscrivent à ce cours.

Après une année de formation, Linda Richards, la première étudiante à s'inscrire, fut la première du programme de soins infirmiers. Son diplôme est dans les archives de la Smithsonian Institution à Washington, DC. Après sa graduation, Linda devint la responsable de nuit au Bellevue Hospital de New York où elle rencontra Sœur Helen, une religieuse de l'Ordre de Tous les

Saints, qui avaient été formés dans le système Nightingale à Londres. À Bellevue Linda créa un système de tableau et le maintien de dossiers médicaux individuels pour chaque patient. Ce fut le premier système de rapports écrits pour les infirmières lequel adopta le fameux système Nightingale.

En 1874, Linda était prêt à reprendre au Boston Training School. Son expérience administrative avec Sœur Helen l'aida à modifier le programme et il devint l'un des meilleurs programmes de formation infirmière dans le pays.



Linda Richards
America's First Trained Nurse
Born in Potsdam, 1841

En 1877, Linda se rend en Angleterre pour sept mois d'études intensives. Elle passa deux mois au St. Thomas Hospital de Londres, l'hôpital où Florence Nightingale s'était installée en 1860. Ce fut durant cette période qu'elle put rencontrer M^{me} Nightingale elle-même, qui suggéra à Linda, l'étude au King's College Hospital et au Edinburgh Royal Infirmary en Écosse. Le Dr Joseph Lister, père de la chirurgie antiseptique, travaillait au Edimbourg Infirmary au cours de cette période.

Elle retourna à Boston en 1878 pour travailler au Boston College Hospital, où elle créa une école de formation infirmière. Après quelques problèmes de santé provoqués par le surmenage, Linda utilisa son expérience pour établir le premier programme de formation infirmière au Japon. Elle commença en 1886, travaillant d'abord avec l'aide d'un interprète.

Elle demeura au Japon pendant 5 ans avant de retourner en Amérique.

Linda Richards continua de créer des programmes de formation en soins infirmiers et des écoles à Philadelphie, au Massachusetts et au Michigan. Elle se retira en 1911 à l'âge de 70 ans lorsqu'elle écrivit son autobiographie, *Reminiscences of Linda Richards* (Souvenirs de Linda Richards). Elle subit un accident vasculaire cérébral grave en 1923 et vécut le reste de sa vie au New England Hospital pour les femmes et les enfants, où elle avait fait sa première formation. Elle est décédée le 16 avril 1930 à Boston.

Linda Richards fut intronisée au National Women's Hall of Fame à Seneca Falls, NY. Sa photo est accroché dans le hall du Canton-Postdam Hospital, à quelques milles de l'endroit où la première infirmière diplômée d'Amérique était née.

François-Marie-Benjamin Richard

François-Marie-Benjamin Richard (Nantes, 1819-Paris, 1908), fut un prélat français. Archevêque de Paris, né à Nantes, le 1^{er} mars 1819 et mort à Paris, le 28 janvier 1908.

Après des études au Séminaire Saint-Sulpice il devint en 1849 secrétaire de l'évêque de Nantes, Jacquemet, puis, de 1850 à 1869, Vicaire général. En 1871 il devint évêque de Belley où il mit en route le procès pour la béatification du Curé d'Ars. Le 7 mai 1875, il devint Coadjuteur du cardinal Guibert, archevêque de Paris, auquel il succéda le 8 juillet, 1886, devenant cardinal titulaire de Santa Maria in Via, le 24 mai 1889. Il mit beaucoup d'énergie à faire achever la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre, qu'il consacra. Politiquement, le cardinal Richard était attaché par des liens d'estime et de sympathie aux catholiques monarchistes. En 1892, quand Léon XIII recommanda le «ralliement» des catholiques à la République, le cardinal créa l'Union de la France chrétienne afin d'unir tous les catholiques sur la seule base de la défense de religion. Les monarchistes s'opposèrent à ce Ralliement et à la politique que cette union représentait ; finalement, suivant le désir du pape, l'union fut dissoute. En de nombreuses occasions le cardinal Richard parla pour défendre les congrégations religieuses et Léon XIII lui adressa une lettre (27 décembre 1900) concernant les religieux menacés par la Loi sur les Associations qu'on projetait alors. Vieux et malade il fut, quelque temps avant sa mort, jeté à la porte de l'évêché qui fut confisqué pour en faire le Ministère du Travail.

Dans le domaine hagiographique il se distingua en publiant une *Vie de la "bienheureuse" Françoise d'Amboise* (1865) et *Saints de l'Église de Bretagne* (1872).

Mot de la présidente



Cousins, cousines Richard Bonjour!

Je veux partager avec vous un grand honneur dont Ville de Bécancour sera l'hôte dès l'été 2011..

En effet on installera à St-Grégoire de Nicolet , selon le choix de la Société Nationale Acadienne, un très beau monument afin de rappeler l'Odyssée du peuple acadien au Canada, aux États-Unis et même en Europe.

Depuis 2005, année du 250^e anniversaire du début du Grand Dérangement, huit monuments sur dix ont déjà été érigés au Nouveau-Brunswick, à l'Île- du- Prince-Édouard, en Nouvelle-Ecosse et à Miquelon.

Ce projet a trois objectifs : la commémoration du Grand Dérangement, la sensibilisation à l'histoire et à la culture acadienne et la promotion de l'Acadie contemporaine.

Ce projet mettra en lumière en quatre étapes, la vie du peuple acadien : l'embarquement, le débarquement, la période transitoire, et la recolonisation de l'Acadie. Ce très beau et imposant monument en pierre d'une quinzaine de pieds de hauteur reposera sur une base en forme d'étoile, symbole par excellence de l'Acadie. Des plaques de bronze insérées dans la pierre rappelleront la mémoire des déportés, des réfugiés et des Acadiens de la survivance. Le monument sera surplombé de la croix de la déportation, une réplique de la croix originale de Grand Pré.

Les gens de St-Grégoire et de tous les environs sont très fiers de cet honneur qui nous est fait et nous vous invitons en grand nombre à venir dès cet été, voir ce chef-d'œuvre installé dans les limites de notre circuit touristique et historique du centre d'interprétation Acadien.

Le conseil d'administration a procédé à la définition écrite des rôles de la présidente, du secrétariat, de la trésorie et des administrateurs. Cela permettra à celles et ceux qui veulent en faire partie de bien connaître le mandat des administrateurs.

Le C.A. de l'association des Richard a décidé de s'impliquer dans l'organisation du C.M.A. (Congrès Mondial Acadien) qui se tiendra à la mi-août 2014 dans la région du Témiscouata, Nord-ouest du Nouveau-Brunswick et le nord de l'état du Maine, appelée l'Acadie des terres et forêts. Prière de l'inscrire à votre agenda.

Le 17 avril, à Lévis, il y aura la rencontre printanière, soit un déjeuner-conférence. Vous retrouverez les informations relatives à cette activité dans ce journal. Amenez la parenté et vos amis. Il n'est pas nécessaire d'être membre pour y assister.

Cette activité sera suivie d'une réunion du conseil d'administration.

Les 30 avril et 1^{er} mai se tiendra à Rivière-Du-Loup, le congrès de la Fédération des Familles Souches du Québec. Le thème du congrès sera le patrimoine familial en héritage. Les déléguées de notre association seront Cécile Richard et moi.

Le 27 juillet, l'association des Richard vous lance une invitation pour une croisière sur le St-Laurent : souper, feux d'artifice aux chutes Montmorency, danse.

On vous attend!

Des informations vous seront données lors des prochains numéros.

Le rassemblement annuel de l'association des Richard aura lieu à Victoriaville, le 28 août prochain. Inscrivez cela également à votre agenda aussi. On vous attend en grand nombre.

Bonne fin d'hiver! Joyeuses Pâques! J'ai hâte de vous voir en souliers fins...

Jeannine Richard

Déjeuner-conférence

Dimanche 17 avril 2011

Restaurant Pacini

68 boulevard Kennedy, Lévis

Heure: 11h00

Coût du repas: au frais de chacun

Coût de la conférence: 5\$/personne

Sujet de la conférence: Lévis, ville militaire

Conférencier: Claude Genest, président de la Société d'histoire régionale de Lévis

Veillez confirmer votre présence auprès de Cécile Richard au 418 871-9663 avant le 10 avril.

Note: Il n'est pas nécessaire d'être membre de l'Association pour y participer. Amenez parents et amis avec vous.

Monique Richard, alpiniste

Grimper une montagne est un défi en soi, mais ce n'était pas suffisant pour Monique Richard, une résidente de Repentigny, qui pourrait devenir la première Québécoise à réaliser l'ascension du plus haut sommet de chacun des sept continents.

Seulement 180 personnes ont réussi cet exploit, dont 8 Canadiens. Parmi eux, il y a trois Québécois, mais aucune Québécoise.

Les sept sommets, tels que suggérés par Richard Bass (le premier à avoir accompli cette prouesse qui porte désormais son nom), sont le Kilimandjaro en Afrique, l'Aconcagua en Amérique du Sud, le mont McKinley en Amérique du Nord, l'Elbrouz en Europe, la Pyramide de Carsterz en Océanie, le massif Vinson en Antarctique et le mythique mont Everest en Asie.

À ce jour la factrice de Postes Canada a foulé le Kilimandjaro, l'Elbrouz et l'Aconcagua en un an et demi.

C'est au fil de ses aventures que Monique Richard a développé son goût pour le voyage. Elle a en tout parcouru 34 pays.

Dans la région de Québec, Véronique Denys, une directrice de fiscalité dans une firme comptable, est aussi en quête de cet exploit. En mars, elle se lancera à l'assaut de l'Everest. Si elle réussit, ce sera son cinquième sommet.

Elle a fait le chemin de Compostelle, le GR20 en Corse, l'un des treks les plus difficiles au monde.

Depuis qu'elle s'est lancée dans l'alpinisme, Monique Richard a vécu ce que certains vivent en plus de 10 ans.

Elle a beaucoup appris sur elle. Ce n'est pas facile pour le corps à près de 7 000 mètres. La limite est très

mince. Dans son équipe de cinq, les trois qui ont atteint le sommet ont été malades. À son retour de l'Aconcagua, elle avait des maux de tête.

Pour être en mesure d'atteindre son objectif, Monique Richard s'entraîne régulièrement cinq à six fois par semaine.



Parmi ces outils, Monique cite l'alimentation, la marche avec des crampons et, bien sûr, les entraînements. Entre deux ascensions, Monique Richard s'entraîne. Son sac à dos accroché, elle utilise les machines simulant les courses en ascension quand elle ne

pratique pas le cardiocycle. Et les fins de semaine, c'est reparti pour du trekking ou l'ascension des montagnes environnantes.

Travailler à l'extérieur lui permet aussi de se conditionner au froid et de monter et descendre les escaliers.

L'une des étapes les plus difficiles de l'ascension demeure pour elle l'acclimatation à l'altitude. La lenteur est ce qui est le plus important. Il faut éviter de brusquer le corps. Juste passer au travers de l'entraînement est une grande fierté en soi. Tout ça pour passer 10 à 15 minutes sur l'un des toits du monde.

Bien qu'elle soit accompagnée par un guide et souvent par un groupe lors de ses ascensions, l'aspect psychologique doit aussi être maîtrisé. Les conditions ne sont pas évidentes: il fait froid, il n'y a pas de douches, on risque de tomber dans des crevasses à tout moment. Ce qu'elle ressent, c'est une passion.

La Vinson et l'Everest exigent un budget de plus de 40 000\$ pour s'y rendre et pour toute la logistique sur place. Ensuite, son prochain rendez-vous sera en juin avec le mont McKinley, en Alaska.

Informations tirées du Journal de Montréal et de l'Écho d'Outremont

Une bourse pour Jacinthe Lavoie-Richard

Grâce à une bourse de 12 000 \$, obtenue du Conseil des arts du Canada dans le cadre du programme d'aide à la littérature orale (volet création/production), Jacinthe Lavoie-Richard pourra réaliser et enregistrer un troisième disque de contes destiné aux enfants de trois à huit ans.

Ce troisième disque s'intitulera «Chez Mamie-Souris» et pour la réalisation, Jacinthe s'entourera encore une fois d'une équipe du tonnerre, constituée du directeur artistique, musicien et réalisateur Danys Levasseur de l'auteur-compositeur et interprète Jean-Luc Lavigne ainsi que de François Lavallée, conteur et auteur.



«Je suis actuellement en écriture et le tout devrait être lancé en septembre 2011», annonce Jacinthe.

Il faut dire que les deux premiers volets de la série, «Les contes de Petite Souris» et «La naissance de Petite-Petite Souris», ont connu un bon succès. «Le premier est presque épuisé et a été apprécié jusqu'en France», note l'auteure.

Le premier album traitait de l'attachement à l'occasion d'un deuil ainsi que de l'estime de soi alors que le second, abordait le thème de la maternité et surtout, les impacts de l'arrivée d'un deuxième enfant dans la famille.

Pour ce qui est de «Chez Mamie-Souris», c'est le savoir collectif et son enseignement qui est au centre du conte. Bien entendu, l'auteure aborde aussi le monde douillet des grands-parents. «Pour les grands-parents, transmettre un savoir personnel à leurs petits-enfants permet aussi au savoir ancestral de s'inscrire

dans la mémoire collective. Dame Oiseau, personnage important dans la série des contes de Petite Souris, fait donc le pont entre la cuisine de Mamie-Souris et l'imaginaire de Petite Souris.»

Grâce à la bourse, Jacinthe a présenté un projet à trois volets : un perfectionnement professionnel, la création de musiques et de chansons originales et la production sur CD des deux contes qui composent l'album «Chez Mamie-Souris».

«J'ai eu l'idée du thème lors de rencontres dans les salons du livre. Les grands-parents parlent avec émotion de leurs petits-enfants», a-t-elle remarqué.

Que ce soit sur disque ou sur scène, les épisodes de la vie de Petite Souris proposent un monde imaginaire, poétique et intimiste, où le langage et le rythme des mots jouent un rôle déterminant.

D'ailleurs un spectacle, inspiré de «La naissance de Petite-Petite-Souris» aura lieu le 7 novembre à la Maison de la culture de Notre-Dame-de-Grâce à Montréal. D'autres représentations ont eu lieu à différentes occasions.

Pour ce qui est des autres projets, Jacinthe indique qu'elle souhaiterait faire la mise en scène de son premier livre et un jour peut-être, un CD-musique des chansons de Petite Souris, tiré des trois tomes. «J'aimerais aussi, éventuellement, écrire et conter pour les adultes», termine-t-elle.

Texte paru dans le journal La Nouvelle, Manon Toupin

La vie dans l'Ouest canadien

Au début du siècle, les provinces de l'Ouest étaient en plein développement. De grands espaces à cultiver attendaient les colons. Le gouvernement, avec l'aide des sociétés de colonisation et des agents d'immigration, invitait des familles de partout dans le monde à venir s'installer dans le pays et à participer à son développement. Les premières années du vingtième siècle furent donc d'une importance majeure au niveau de l'augmentation de la population canadienne.

Les colons francophones

Certaines communautés francophones avaient été fondées lorsque l'Ouest faisait toujours partie des Territoires du Nord-Ouest. La majorité des francophones qui se sont établis dans l'Ouest venaient des États-Unis ou du Québec. Certains venaient des provinces maritimes (les Acadiens) tandis que d'autres venaient de l'Europe. On aimait aussi se raconter le voyage plus ou moins confortable de Calgary à Edmonton sur un chemin de fer qui était loin d'être achevé. Plusieurs avaient déjà tenté fortune aux États-Unis avant de se diriger vers les prairies canadiennes.

Le voyage en train

Lorsqu'on déménageait du Québec, on voyageait en train pour se rendre dans l'Ouest. Le voyage était très long et l'on amenait tous ses biens et ses animaux sur le train. Un des premiers habitants de Saint-Vincent décrit le voyage en train du Québec jusqu'en Alberta : « En 1907, après une visite de l'abbé Ouellette, colonisateur qui sollicitait des familles pour venir défricher en Alberta, la famille décida de quitter parents, amis, propriétés, espérant acquérir de plus grandes fermes et de pouvoir mieux établir leurs enfants. Ils partirent à la fin de mars. Jean-Baptiste Corbière chargea un char de fret, animaux, volailles, voitures, meubles, caisses de linge. Comme compagnon de voyage, il avait M. Anatole Poirier. Durant ce trajet de treize jours, il fallait soigner et faire boire les animaux. Sa femme voyageait dans un char de passagers avec ses cinq

enfants, âgés de deux à huit ans. Elle était accompagnée de son père, Louis Martin, M. Jos Girard et deux messieurs Poirier, amateurs de chant qui nous faisaient entendre les belles chansons, ce qui faisait oublier le départ et les longs dix jours en train.

Rendus à Winnipeg, les voyageurs purent se reposer à la gare et se procurer de la nourriture pour le reste de leur voyage. Puis nous remontons dans le train jusqu'à Vegreville. Là M. Maillet transportait passagers et courrier à Saint-Vincent, départ, à huit heures du matin... onze heures du soir, nous étions sur le lac Saint-Vincent.

Les efforts pour attirer des colons

Par ailleurs, ils avaient recours aux prêtres-colonisateurs de Montréal, plus particulièrement au curé Ouellette pour faire rentrer des colons de langue française. Ils s'efforçaient d'obtenir pour Saint-Paul une salle des immigrants pour abriter les colons en attendant qu'ils se placent.

Mais, ce n'était pas que les prêtres qui recrutaient de nouveaux colons. Il y avait des agents de rapatriement des Canadiens-français.

Le rêve d'une vie meilleure

Les parents rêvaient d'un avenir meilleur pour leurs enfants en leur procurant une bonne instruction. Mais hélas! trop souvent, ils n'en avaient pas les moyens ou se trouvaient trop éloignés des centres. Aussi très tôt les jeunes devaient quitter l'école pour travailler à l'entreprise familiale. La plupart des fils de cultivateurs le devenaient à leur tour et les filles épousaient les garçons de leur milieu. Pourtant, ce désir ardent de voir leurs enfants réussir continuait à animer et à encourager ces vaillants pionniers.

Les traîneaux à chiens

À cette époque, on voyageait très souvent en traîneau à chiens, surtout dans les régions plus éloignées dans la forêt.

Les concessions

Lorsqu'on arrivait dans l'Ouest canadien, il fallait se choisir une concession. Il était très facile de repérer un quart de terre une fois qu'une région avait été arpentée.

La préemption

Dans certaines régions semi-arides de l'Alberta et de la Saskatchewan, les colons qui le désiraient pouvaient s'assurer la possession non seulement d'un *homestead* (carré d'un demi mille de côté, soit 160 acres ou environ 64 hectares), mais aussi d'une seconde pièce de terre de même étendue et désignée sous le nom de préemption.

Quitter sa concession

Très souvent, le concessionnaire quittait sa terre pour aller travailler et ainsi gagner de l'argent. Parfois, il ne revenait jamais

La diversité des peuples de l'Ouest

Les francophones n'étaient pas les seuls à s'implanter dans l'Ouest canadien. Tout autour, ils avaient des voisins Anglo-Américains, Allemands et Slaves.

Dans la région de Saint-Paul, des Ukrainiens s'y sont installés.

Nouveaux immigrants

Pour l'année finissant le 31 décembre 1905, il y a eu une augmentation de 10 395 sur l'année précédente. Le nombre des immigrants qui sont entrés au Canada en 1905 est de 144 618.

« On estime à 300 000 le nombre d'immigrants qui arriveront au pays d'ici la fin de l'année. (...) Sont

encouragés ceux qui sont aptes à cultiver la terre ou à travailler au chemin de fer, ainsi que les servantes.(...) Depuis les neuf derniers mois, 4583 servants, 4118 commis et 1567 mineurs sont arrivés en province.

» (Le Courrier de l'Ouest, 13/06/1907)

« Il y avait là des Anglais, des Écossais, des Irlandais, des Canadiens des provinces de l'Est, mais aussi quelques émigrés des pays scandinaves, deux Belges, deux Slovaques et un Allemand. Pas de Français, pas de Suisses non plus; en revanche plusieurs colons des États-Unis, des États les plus rapprochés, le Montana, les deux Dakotas et le Wyoming, où les concessions disponibles étaient accaparées. » (Borel, 1928)

La plupart des colons étaient de jeunes hommes de 20 à 30 ans. Presque tous, simples manoeuvres des industries citadines ou employés de ferme, étaient venues dans la Prairie avec l'espoir de s'y créer un avenir meilleur.

Plaintes et craintes pour la culture française

Par contre, l'arrivée de tant d'individus possédant une autre culture, une autre langue ou une autre religion, en déranga plusieurs : ceux qui voulaient protéger leur propre culture, langue ou religion et ceux qui ne voulaient pas que les bâtisseurs du pays soient des individus « indésirables », rejetés de leur propre pays. Selon l'avis de plusieurs, la culture française est fortement menacée.

« Dans le Nord-Ouest, les Français composent le groupe qui s'accroît le plus lentement. (...) Pour 10 colons de langues étrangères, il y a 1 colon français. Et cela n'inclut pas les immigrants des États-Unis et de l'Angleterre, sinon l'écart est de 41 colons d'une langue étrangère pour 1 colon français. » (Le Courrier de l'Ouest, 02/05/1907, p.4)

Posséder des archives est une richesse pour un peuple.

Savoir les trouver au moment où on en a besoin est une plus grande richesse encore.

Les barrières linguistiques

Ce n'était pas tous les francophones qui parlaient l'anglais et parfois cela occasionnait des difficultés lorsqu'un commerçant ne parlait pas français. Les gens qui venaient de la province du Québec ne parlaient pas anglais. Le propriétaire du magasin de Vegreville ne parlait pas français, alors personne n'était intéressé à aller faire l'épicerie.

Immigrants sans emploi

Les immigrants arrivaient en grand nombre. Cependant, certains ne se trouvaient pas d'emploi et, faute de travail et d'argent, ils quittaient le Canada pour les États-Unis.

Les noirs dans l'Ouest canadien

Après leur libération de l'esclavage, certains Noirs du sud des États-Unis sont venus s'installer dans l'Ouest canadien.

Le Chinois du Far-West

Des immigrants de l'Asie étaient venus dans l'Ouest canadien pour tenter eux aussi de gagner leur vie. Beaucoup ont travaillé pour construire la voie ferrée. Dans les provinces des Prairies, il n'avait pas de villages peuplés d'immigrants chinois mais ils y étaient.

La religion

Les prêtres colonisateurs

Les prêtres colonisateurs ont recruté un bon nombre de francophones pour s'installer dans l'Ouest. Ces colons francophones se regroupaient ensemble et créaient des paroisses. Après que l'Ouest fut ouvert à

la colonisation, plusieurs agents colonisateurs s'engagèrent à établir des colonies dans l'Ouest afin de développer cette vaste partie du pays. Parmi ces agents il y avait bon nombre de religieux.

La colonisation par les groupes canadiens-français dans l'Ouest a été initiée surtout par l'Église. Les Québécois qui émigrèrent dans l'Ouest étaient en quête de terres sur lesquelles ils pourraient installer leurs familles grandissantes et leurs églises. Ils croyaient que la langue et la foi se conserveraient plus facilement dans les familles « habitantes » que dans les centres urbains et tenaient à s'installer sur des fermes. Afin de conserver leurs droits minoritaires, les prêtres colonisateurs groupèrent les colons en paroisses où le curé remplissait plusieurs fonctions.

Le curé, chef spirituel et communautaire

L'Église catholique et les religieux étaient au centre de la vie spirituelle et communautaire de ces nouvelles communautés francophones de l'Ouest canadien. L'Église était la raison d'être du village et, sans elle, le district serait sans doute demeuré une agglomération de fermes plus ou moins éparpillées, sans noyau communautaire. Le curé donnait la direction spirituelle. Il était aussi conseiller dans bien des domaines.

Le missionnaire

Avant qu'une paroisse soit établie avec son église et son presbytère, les catholiques devaient attendre l'arrivée du missionnaire pour célébrer la messe. Très souvent ces cérémonies religieuses avaient lieu dans la maison d'un particulier.

(suite au prochain numéro)

La prière en famille

Habituellement, la journée de nos ancêtres ne se terminait pas sur le tard, surtout à l'automne et durant l'hiver, car la « noirceur » arrive très tôt à cette époque -là de l'année. S'il n'y avait pas de « veillée », il n'était pas rare que la maisonnée tout entière soit au lit vers neuf heures. Dans certaines familles, c'était même plus tôt.

Avant que tout le monde ne se retire pour la nuit, un dernier événement réunissait grands et petits. Il s'agissait de la prière en famille. Cette pratique religieuse se déroulait généralement dans la cuisine.

Jadis cette pièce de l'habitation québécoise jouait un rôle clef dans la vie familiale. Celle-ci était, peut-on

dire, organisée tout autour du poêle. La cuisine était, en quelque sorte, le lieu de rassemblement préféré de tous. On s'y rencontrait pour les repas, pour les veillées, pour les visites; on y travaillait, on s'y amusait et évidemment on y accomplissait les dévotions quotidiennes.

Parmi celles-ci, la prière en commun, surtout celle du soir, était bien ancrée dans les habitudes de nos aïeux. On y manquait rarement. Comme la messe du dimanche. Selon les familles, l'heure ou le contenu de la prière pouvait varier. Dans certains foyers, on récitait la prière peu de temps après «les grâces» qui clôturaient officiellement le souper. On avait à peine le temps de ramasser la vaisselle que le père indiquait par des toussotements que l'heure des dévotions avait sonné. Alors toute la famille se groupait au milieu de la pièce et s'agenouillait face à la croix noire de tempérance qui pendait souvent sur un des murs de la cuisine. Prenant un ton un peu solennel, l'aïeul commençait alors la prière.



Toute la famille se groupait au milieu de la cuisine et s'agenouillait face à la croix de tempérance. (Coll. Ernest Gagnon, Bibliothèque municipale de Montréal).

Celle-ci comportait en fait plusieurs prières qui pouvaient d'ailleurs varier selon les saisons, les circonstances particulières (décès, maladies, sécheresse, etc.) ou tout simplement les préférences de celui qui conduisait l'exercice de piété. Une session typique pouvait inclure la récitation du chapelet, des litanies, de tous les commandements, des divers actes (foi, espérance, charité), d'une bonne série d'invocations et finalement de prières particulières. On priait beaucoup chez nous et surtout longtemps. Dans d'autres familles, la prière en commun se récitait un peu plus tard dans la soirée. Il s'agissait vraiment du dernier acte de la journée. Après quoi le rideau tombait sur les activités de chacun.

À plusieurs endroits, c'étaient les femmes qui assumaient l'initiative de ce qu'on pourrait presque appeler

la liturgie familiale. Souvent plus pieuses que les hommes, elles avaient tendance à prolonger l'exercice pour y inclure toutes sortes d'intentions particulières.

L'une de nos plus belles traditions

Exécutée dans les deux cas en fin de journée, la prière en famille donnait lieu occasionnellement à des scènes un peu cocasses qui témoignent bien de la faiblesse de la nature humaine. Et dans ce cas-ci, il faudrait peut-être surtout dire de la faiblesse des hommes.

Au moment des grands travaux de la terre, labours, semences, moisson, il arrivait parfois qu'un des hommes de la maison, éreinté par une longue et harassante journée aux champs, s'endorme pendant la prière, allant même jusqu'à ronfler bruyamment. S'il s'agissait du père de la famille, l'embarras l'emportait sur tout le reste et on n'osait pas le réveiller. La mère haussait le ton pour couvrir la faiblesse de son compagnon et l'excusait un peu plus tard auprès des autres en rappelant l'ampleur des travaux en cours. Dans le cas des enfants, on ne se privait pas du bon coup de coude dans les côtes qui ramène instantanément sur terre l'âme la plus égarée.

Un fois les dévotions terminées, personne ne se faisait tirer l'oreille pour aller se coucher car à cette époque-là, les journées commençaient avec le lever du soleil. Le père allait jeter un coup d'oeil à l'attisée qui grésillait dans le poêle à deux ponts et, tout en retenant mal de grands bâillements, se retirait lui aussi pour la nuit. Ainsi s'achevaient jadis les journées au pays laurentien.

Les coutumes de nos ancêtres: Yvon Désautels

Une porte d'entrée en Amérique

L'immigration à Québec au XIXe

Entre 1815 et 1860 : un million d'immigrants ont débarqué à Québec.

La population de Québec en 1815 : 15 000; en 1861 : 51 000.

Québec sert de premier contact avec l'Amérique-du-nord, lieu de transit vers Montréal, Haut-Canada et les É.U.

Les immigrants sont des Écossais, Anglais et Irlandais pour la majorité.

Le coût du transport était moindre vers Québec que New-York.

Le choix des immigrants arrivant à Québec était soit de poursuivre vers Montréal, le Haut-Canada ou les É.U.; séjour temporaire afin de trouver l'argent pour construire; s'installer dans la ville et les environs.

Ceux qui demeurent à Québec sont des marchands britanniques, des administrateurs coloniaux ou des militaires et des marins.

Les plus pauvres demeurent à Québec.

Structures inadéquates au début du siècle pour accueillir le flot d'immigrants (pauvres, victimes d'épidémies).

La communauté anglophone crée en 1819 la Société des émigrés de Québec. L'objectif était d'aider les veuves et les orphelins.

L'église catholique aide également.

Le premier service d'immigration canadien date de 1852.

Le problème le plus crucial concerne les infrastructures hospitalières. Création en 1823, d'un hôpital pour émigrés dans le faubourg Saint-Jean. Au plus fort des épidémies de choléra de 1831 et 1834 ainsi que du typhus en 1847, des abris temporaires sont érigés sur les quais.

Jean Lepicard, marchand de la Côte-du-Sud

Avant 1663, la Côte-du-sud est surtout un territoire de chasse.

La première seigneurie portait le nom de Bellechasse concédée en 1637 à Nicolas Marsolet.

En 1672, un grand nombre de colons s'installent sur la Côte-du-sud.

Jean Lepicard avait pignon sur rue à Place Royale à Québec.

Il consent plusieurs obligations à des habitants de la Côte-du-sud.

Il possède dans sa boutique des tissus, des couteaux, des terrines, des chandelles, des carreaux de verre, des clous, des faux scies, de la poudre, des plombs et des agrès de pêche.

Il était un 'coureur de coste', cueillait dans les seigneuries les récoltes des habitants qu'il revendait.

À partir de 1700, d'autres marchands ont pris la relève. Les habitants de la Côte-du-sud préféraient

faire affaire avec les marchands forins qu'avec eux de Québec.

Après 1725, l'accroissement des exportations de farine canadienne vers Louisbourg et les Antilles entraînent des relations commerciales entre la Côte-du-sud et la ville de Québec.

Une dizaine de marchands entre 1725 et 1750, période prospère pour les habitants. Construction d'un second moulin sur la Rivière-du-sud et un entrepôt pour le blé des marchands.

Les marchands sont trop nombreux à Québec et ils se plaignent de la concurrence de ceux des côtes.

Au deuxième quart du XVIIIe émerge des marchands ruraux restreignant le champ d'activité des négociants de Québec.

Un certain nombre de marchands de la ville vont se spécialiser dans le commerce de gros.

Illégitime en Nouvelle-France

«Illégitime», «enfant naturel», «né de père inconnu», «bâtard» sont des expressions que nous n'entendons plus aujourd'hui. Avec les divorces, les unions libres et les familles reconstituées, les gens ne portent plus attention à ce genre d'appellation.

Pourtant, dans les années 1950 et 1960, lorsqu'un enfant naissait hors des liens du mariage, c'était un scandale et une honte pour la famille. Qui n'a pas entendu une histoire au sujet d'une soeur ou d'une tante qui avait beaucoup engraisé dans les derniers temps, qui était partie travailler à l'extérieur pour quelques temps et qui était revenue amaigrie, les traits tirés et toute pâle, l'air songeur et le regard triste... Et la fois ou grand-mère est partie durant la nuit pour aller porter l'enfant à la crèche pour que personne ne le sache dans la paroisse!

Cela existait aussi en Nouvelle-France, au début de la colonie. En faisant la généalogie de la famille Lavoie, nous trouvons Marguerite de LaVoye, la fille de Jean et de Madeleine Boucher, de Rivière-Quelle, qui en 1714 donne naissance à une fille de père inconnu. Elle était âgée de vingt ans. Dix ans plus tard, toujours à Rivière-Quelle, Alexis de LaVoye, le frère de Marguerite, épouse le sept janvier 1724 Françoise Dutarte, fille de Marguerite Bouchard et de François Dutarte. Cette même Marguerite Bouchard dont le mari est retourné en France, depuis une douzaine d'années, fait baptiser en 1704 un garçon qui a pour père Guillaume Soucy. Enfin Anne Soucy, la soeur de Guillaume et veuve de Jean Lebel, donne naissance à Thérèse en 1703. Comme vous le voyez, ce genre de situation se répétait souvent. Une nommée Marie- Anne Paye donne naissance à quatre enfants nés de pères différents: Marie- Jeanne en 1694 de Jean Labbé, Charlotte en 1696 de Charles Danet, Jeanne en 1700 de Pierre Jean et Nicolas en 1701 de Charles Bernier. Marie- Anne se

«rangea» et épousa Jean Roche, lui-même père d'un enfant illégitime.

Les gens mettent souvent ces femmes de côté et elles se marient rarement dans leur paroisse. Souvent, leur mari est lui aussi quelqu'un qui a été mis de côté par la population, pour toutes sortes de raisons. Ainsi, Marguerite de LaVoye épousera le 4 janvier 1718 à Rivière-Quelle Louis Philippe Langlais, natif de la Nouvelle-Angleterre, qui avait été enlevé par les Abénaquis et amené au gouverneur de la Nouvelle-France au début de 1704. Anne Soucy se remarie avec Jacques Bois, évadé de la prison de Montréal et condamné à être pendu.

Les enfants illégitimes eux-mêmes sont mis à part, car la coutume leur interdit un droit à l'héritage et la plupart se marient aussi à l'extérieur de leur paroisse d'origine.

Mais que faisaient ces filles avec leurs enfants naturels? Certaines les gardaient, comme l'ont fait Marguerite de LaVoye et Madeleine Bouchard; d'autres les abandonnaient car depuis 1556, une ordonnance du roi Henri II stipulait que «toute fille ou veuve qui deviendrait enceinte et qui ne ferait pas sa déclaration de grossesse, serait réputée infanticide et punie de mort, si son enfant ne naissait point vivant». Ce fut le cas de Marie- Anne Sigouin, qui fut pendue à Québec en 1732.

Des données démographiques montrent que le phénomène des enfants nés hors mariage n'était pas rare en Nouvelle-France: une naissance sur cinquante était illégitime et autant d'enfants avaient été conçus avant le mariage.

Information provenant de la revue des Familles Lavoie

« Tout se compose d'événements historiques, tout se décompose en événements historiques »

Stanislaw Jerzy Lec

Maison québécoise

L'évolution de la maison québécoise en fonction du climat

La maison typiquement québécoise résulte de beaucoup de transitions et d'adaptations ingénieuses de l'architecture, basées sur le gros bon sens. Malgré sa grande simplicité, elle est élégante. Ses proportions sont agréables et elle demeure très classique dans sa symétrie. C'est un héritage architectural riche pour notre patrimoine.

Entre les années 1770 et 1820, d'importants changements ont transformé la maison d'inspiration française.

Des éléments de design ont été modifiés pour mieux affronter le climat rigoureux et profiter des percées, technologiques dans les modes de chauffage.

La fondation en pierre devient plus profonde qu'en France pour éviter les mouvements du bâtiment par l'action du gel durant l'hiver. Le rez-de-chaussée a été relevé pour s'éloigner du froid et de l'humidité du sol et pour se dégager de l'épaisse couverture de neige. L'espace entre la base de la fondation et le rez-de-chaussée étant plus grand, il devenait possible de l'excaver pour créer un sous-sol servant de caveau à patates ou à légumes, d'endroit de conservation, ou d'emplacement pour boulanger, faire la lessive, puiser de l'eau ou simplement ranger les instruments saisonniers. Par ailleurs, les murs de pierre hors sol furent épaissis, créant une masse thermique pour éviter les trop grandes fluctuations de température été (fraîcheur) comme hiver (chauffage).

Pour avoir accès de l'extérieur à la porte d'entrée, il fallait des marches et un perron surélevé. Cet élément architectural est devenu si populaire comme lieu de conversation, de repos ou de rangement du bois de chauffage, qu'il s'étendra sur toute la façade.

Afin de protéger le balcon contre la pourriture en éloignant la pluie, et la neige, on a prolongé le toit par un larmier également utile pour protéger les gens des intempéries et du soleil. Le larmier est devenu de plus en plus profond, au point d'exiger son support par des colonnes de soutien. Cette excroissance a contribué à faire un toit distinctif de deux versants en forme de cloche. La pente du toit demeurait cependant prononcée pour éviter l'accumulation de neige. L'ajout de lucarnes a

fait en sorte que le grenier est aussi devenu habitable.

Efficacité énergétique

À l'époque, l'utilisation du foyer pour la cuisson et le chauffage était peu efficace. Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, il y a eu une prolifération du poêle à combustion lente qui chauffait davantage et facilitait la cuisson. Cette innovation a permis une plus grande subdivision de la maison en pièces cloisonnées.

Peu à peu, le haut rendement du poêle à bois a inspiré la naissance, au XIX^e siècle de la cuisine d'été.

Souvent placée sous le pignon, du côté est, comme tampon contre les grands vents d'hiver, la cuisine d'été servait aussi comme vestibule, garde-manger et espace de rangement durant la saison froide.

L'augmentation de la capacité de chauffage a aussi donné plus de liberté dans le nombre, la grandeur et l'emplacement des fenêtres. Ainsi, la maison québécoise avait deux fois plus de fenêtres que la maison française qui l'a inspirée.

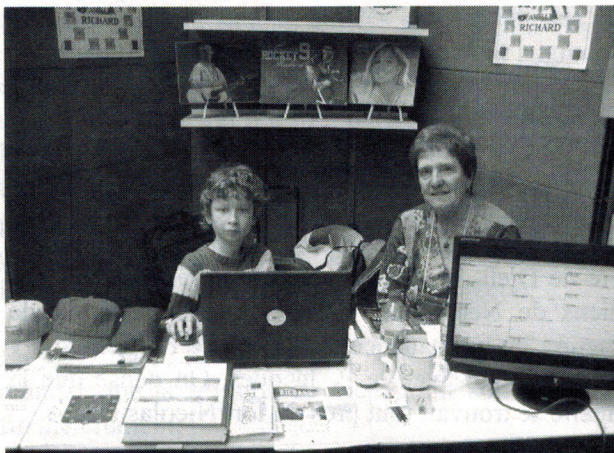
Elle n'était pas alignée avec la route mais orientée plein sud, avec plus d'ouvertures sur cette façade ensoleillée pour tirer profit de la chaleur produite par l'astre du jour. Par contre, on minimisait les fenêtres balayées par le vent sur le côté nord et à l'étage.

Puis, l'amélioration de la fabrication du verre a permis de réaliser des carreaux de fenêtre plus grands. Les fenêtres et les portes sont doublées afin de diminuer les infiltrations d'air. De plus, on protège l'accès par un tambour amovible, pour diminuer les courants d'air frais.

Grâce à l'amélioration du chauffage, la maison québécoise pouvait devenir plus grande. Cela était d'ailleurs nécessaire pour les grandes familles et leurs activités quotidiennes, compte tenu des nombreuses heures passées à l'intérieur.

En fin de compte, la maison québécoise a évolué pour constituer une richesse architecturale ayant son identité distincte. Elle raconte notre histoire commune et elle témoigne de l'évolution de la société... Et, le progrès technologique des années 2000 continuera certes de marquer sa conception.

Salon des Familles Souches du Québec



William et Cécile

Le salon des Familles Souches du Québec s'est tenu du 25 au 27 février 2011, à Laurier Québec, à Québec.

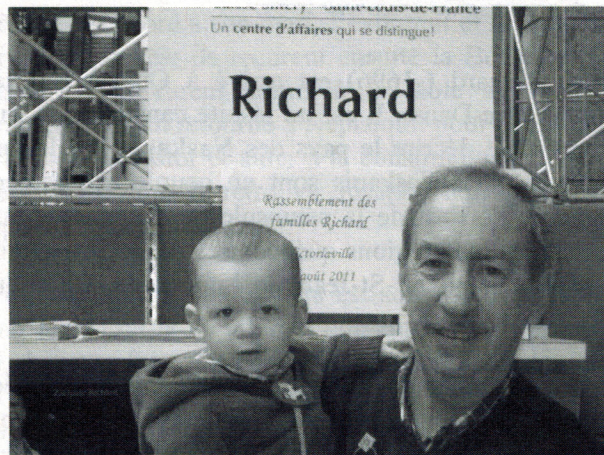
Je tiens à remercier nos bénévoles qui ont donné de leur temps pour cette belle activité. Cécile, William, Rita, Jean-Guy et son épouse Josette Mercier, André. Sans vous, notre présence à ces salons serait impossible.

Merci à tous les membres qui nous ont visité tout au long de la fin de semaine.

Merci à nos nombreux visiteurs. La dynamique créée par des échanges d'informations généalogiques, historique ou patrimoniales est fantastique.



Jean-Guy, Gilles Carlos et Josette Mercier



Florent Pin-Richard et son grand-père Guy

Un merci tout particulier à notre plus jeune membre, William B. Richard qui a dépanné les personnes qui avaient besoin d'aide pour se connecter au réseau internet de Laurier Québec.

Nous avons eu le privilège d'assister à des conférences tout aussi intéressantes les unes que les autres. J'ai pu assister à celle ayant comme sujet « Les animaux en Nouvelle-France ».

De plus, quatre membres de l'Association ont participé au souper des Familles souches, le samedi soir. Cet événement s'est tenu à l'Hôtel Plaza.



Jean-Guy et Josette, assis, Cécile et Guy, debout

Au plaisir de vous rencontrer comme bénévole ou visiteur au prochain salon qui aura lieu à l'automne 2011. L'endroit est à déterminer.

André Richard

André Richard (-1696) est arrivé à Québec sur le navire Notre-Dame. Il est un jésuite canadien qui fut le premier à décrire le pays des **Naskapi** (Les Innus ou Montagnais-Naskapis sont un peuple autochtone originaire de l'est de la péninsule du Labrador, plus précisément des régions québécoises de la Côte-Nord et du Saguenay-Lac-St-Jean ainsi que de la région du Labrador).

Présent à Québec dès l'année 1635 il se rendit l'année suivante à la résidence de Sainte-Anne-du-Cap-Breton, avec le père d'Endemare (arrivé en Nouvelle-France sur le même bateau que le père Isaac Jogues).

En 1642, le Père Richard écrit à son supérieur à Québec que les gens de la Baie-des-Chaleurs et d'autres plus loin souhaitent être convertis. « En allant leur rendre visite, j'ai été bien consolé à la vue d'une grande croix plantée devant leurs maisons. Ils m'ont demandé de demeurer avec eux pour les instruire, en m'assurant que tout cela était de bonne foi et qu'ils voulaient croire en Dieu ».

Les P. Richard et Dolbeau sont arrivés à Nipisiguit vers 1642 mais Dolbeau quitta l'année suivante en raison de santé.

Le P. De Lyonne vint le remplacer pour prêter main forte à Richard.

Ils ont visité souvent Nipisiguit et Restigouche. Ils y baptisèrent de nombreux indiens. Le premier dont le nom nous vient est le chef Negsuget qui a été baptisé en 1644 sous le nom de Joseph. Le second, un autre chef, Jariet de Nipisiguit baptisé à Miscou le 30 juillet 1645 ainsi que son épouse. Ils reçurent les noms de Denys et Marguerite.

Nous pouvons voir que les pères ont passé une grande partie de leur temps à Nipisiguit et firent des voyages entre Nipisiguit et Miscou.

On peut dire en toute certitude historique que si les P. Richard et Lyonne furent les vrais fondateurs de la Mission de Miscou, il est certain que leur revient la

gloire et l'honneur d'avoir créé la base de la Mission de Nipisiguit au sud de la Baie-des-Chaleurs. Les membres de la Compagnie de Miscou leur ont envoyé de l'aide pour établir une résidence dans ce lieu admirablement situé. La chapelle et la maison de Nipisiguit existaient avant 1645 et furent dédiées à la Mère de Dieu. Le P. Richard fut un très bon ami des Indiens de Nipisiguit. Ceux-ci lui demandèrent de demeurer en permanence avec eux. Le P. Richard s'y établit en 1646 avec le P. Jacques. On pense que la chapelle se trouvait tout près du fort Nicolas Denys.

En 1643, il fit la mission de l'île de Miscou (située au nord-est de la province du Nouveau-Brunswick), avec le père de Lyonne (arrivé au Canada en 1643). Il étudia avec beaucoup de zèle et de succès la langue des sauvages de ce pays, et il leur témoigna tant de bonne volonté, qu'ils le prirent en affection.

Dans le port de Nipisiguit (devenu **Bathurst en 1826** est une ville à l'embouchure de la rivière Nipisiguit et de la Baie des Chaleurs) , il jeta les fondements d'une habitation pour y secourir les sauvages. Les relations de 1646 font le récit d'un grand danger que courut ce père. Le premier jour de mai, y est-il dit, le père André Richard était parti de Nipisiguit, dans une chaloupe, accompagné de deux français et d'une famille de sauvages. Le beau temps et le prompt départ des glaces avaient fait croire que la côte serait libre, comme en effet il trouva jusqu'à l'entrée du havre de Miscou, qu'il vit fermée d'un grand banc de glaces.

De retourner, il n'y avait pas moyen ; la violence du vent de nord-ouest arrêta la chaloupe et l'entourait d'une infinité de glaces, contre lesquelles il fallait continuellement combattre. La nuit survint, là-dessus un danger évident de perdre la vie. Un des sauvages qui n'était pas encore baptisé, quoique suffisamment instruit, demanda le baptême ; le père le lui accorda ; puis tous d'un commun consentement ont recours à Dieu par l'entremise de Notre-Dame, à laquelle ils font vœu de jeûner et communier en son honneur, s'ils échappent à ce danger.

Joseph Nepsuget reprend là-dessus courage, allège la chaloupe, jette quelques barils de vivres sur les glaces flottants, et, sautant sur les glaces, fait des pressées avec le mât, sous la chaloupe ; le vent augmente et presse si bien les glaces qu'elles semblent assez sûres pour se sauver à terre ; ils y confient leurs vies, laissant le reste à l'abandon ; puis, à la faveur de la lune et de leurs avirons, qui parfois leur servent de pont, ils cheminent environ une lieue, et arrivent à la pointe du jour, à l'île de Miscou pour y remercier Dieu et sa très-sainte mère de la faveur reçue.

En 1647, le P. Richard quitta pour Québec pour demander que la Mission de Nepisiquit soit sécurisée financièrement.

Il laissa sa barrette sur l'autel comme garantie de son retour. On entend reparler de lui quelque douze ans plus tard, soit le 16 mai 1659, en compagnie du P. Fremin de Richibouctou. Ils accompagnent 140 personnes pour être confirmés par Mgr de Laval à Percé.

« Dieu continue ses grâces sur nos pauvres sauvages: ils ouvrent maintenant les yeux, désirent le baptême et demandent les instructions chrétiennes; je ne les ai jamais vu en meilleur disposition, dit le Père Richard, nous en avons baptisé 14 depuis ma dernière visite, une famille de huit personnes, et six en extrémité de maladie, qui sont quasi tous morts peu après; entre lesquels un jeune garçon tout plein d'esprit fit paraître en ses réponses et en sa ferveur, que c'était une âme destinée pour le ciel. Pour cette famille, elle devait être baptisée dès l'an passé, mais le chef nommé Jariet, ayant quelques excès de boisson, donna sujet de ce retardement; sa femme toutefois craignant de mourir dans ses couches, dont le terme était passé, disait-elle désira le baptême avant notre départ, et l'obtint non seulement à raison du danger où elle se trouvait, mais aussi pour ses mérites, qui la font passer auprès des autres, pour la plus honnête, la plus sage et modeste de toutes les femmes sauvages; on différa son baptême au temps du baptême de son mari. Ce fut le 30 de juillet qu'on lui accorda ce bien et à toute sa famille, il fut nommé Denys par Monsieur Prévost, capitaine du Roy en la marine, commandant le navire St-Joseph, et sa femme Marguerite. Cette

bonne femme non contente de répondre à tout avec la dévotion et les sentiments que le St-Esprit lui inspirait, aidait encore à son mari, l'exhortait et lui suggérait les réponses; ils reçurent ensuite la Bénédiction nuptiale, et furent admis à la table de Notre-Seigneur. Il s'en retourne à Nepisiquit pour continuer la chasse au castor et aider à la construction du bâtiment à Miscou. Il retrouva Joseph Nepsuget déjà baptisé l'année précédente.

Il mentionne que la chapelle est souvent trop petite pour tenir tout le monde. Ils doivent faire les prières en plusieurs fois. Il mentionne le ravissement de voir au catéchisme qu'on leur fait le soin et la peine que les parents prennent de rendre attentifs leurs enfants et de leur inculquer ce qu'on leur enseigne.

Pour les Français, la Mission leur est disponible également pour les offices. Que ce soit les pêcheurs l'été que ceux qui hivernent à la Mission.

Le père Richard fit, en 1657, une mission à Sainte-Anne-de-Beaupré. Il laissa ses missions du golfe en 1662, pour passer en France, où il conduisit un enfant sauvage qu'il avait arraché à la cruauté des Gaspésiens. De retour au Canada en 1669, il se rendit à la résidence des Rivières, dont il devint supérieur en 1674. Il décéda le 15 décembre 1696.

Références

Répertoire général du clergé canadien, par ordre chronologique depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours, par Mgr Cyprien Tanguay, Montréal et les Relations des Jésuites.

L'ESTAGE et RICHARD chez les grands

Le pilote québécois Antoine L'Estage et son copilote Nathalie Richard, de Saint-Jean-sur-Richelieu, ont tout gagné lors de la dernière saison de rallye en Amérique du Nord. Cette année exceptionnelle leur a valu d'être sélectionnés au sein de la prestigieuse équipe de course automobile « All-America », aux côtés de Dario Franchetti, Jimmie Johnson et Kyle Bush.

L'équipe de rallye L'Estage-Richard, aux commandes de la Mitsubishi Évo.X Rockstar Concerto, a été nommée par l'Association américaine des diffuseurs et journalistes de sport automobile (American Auto Racing Writers Broadcasters Association) comme membre de la prestigieuse « All America Auto Racing Team ».

« Je suis fière d'être la seule femme membre de l'équipe. Tous les copilotes apprécient d'être reconnus pour leurs accomplissements au même titre que leur pilote », de soulignée Nathalie Richard.

Depuis la nomination de Ron Fellows en 2004, aucun Canadien n'avait été nommé au sein de la prestigieuse formation.

Depuis plus de quarante ans, cette association sélectionne annuellement un groupe de pilotes s'étant particulièrement distingués au cours de l'année pour constituer la All-America Racing Team, sorte d'équipe étoile

regroupant des pilotes de différents niveaux du sport automobile en Amérique du Nord. L'athlète qui recevra le plus de votes obtiendra le trophée Jerry Titus décerné au pilote de l'année. Le gagnant a été dévoilé au banquet de l'AARWBA qui s'est déroulé le 9 janvier 2011 à Indianapolis.

Couronné trois fois

Cette nomination, une première pour des Canadiens en six ans, n'est pas le fruit du hasard.

En effet le duo sacré champion de la série Rally-America en juillet dernier pour ensuite remporter une médaille de bronze le mois suivant aux X Games à Los Angeles. En septembre, l'équipe a obtenu le titre de championne nord-américaine pour finalement décrocher en novembre le titre de championne canadienne.

Le duo a ainsi clôturé la saison avec le titre de la Triple Couronne (titres nord-américain, américain et canadien). Antoine l'Estage est devenu le second pilote dans l'histoire à réussir pareille performance.

Quant à Nathalie Richard, elle avait déjà décroché la Triple Couronne en 2004. elle demeure donc la seule parmi les compétiteurs à avoir accompli l'exploit à deux reprises.

Déjà trois fois champion nord-américain (2007, 2008 et 2010), Antoine L'Estage a conquis en novembre un troisième titre de champion canadien

après 2006 et 2007. il est aussi détenteur du championnat américain et 25 victoires toutes catégories au Canada et aux États-Unis.

Quant à Nathalie Richard, elle détient six championnats nationaux (trois au Canada 2004, 2007 et 2010 et trois aux États-Unis 2004, 2005 et 2010) toutes catégories et 31 succès nationaux de part et d'autre de la frontière. Elle est également six fois championne nord-américaine des co-pilotes.



Nathalie a commencé à participer au rallye en 1999, après avoir vu un de ses frères, Patrick, lors de ses premiers événements. Elle a été immédiatement accroché et est rapidement devenu son directeur d'équipe et co-pilote substitut. En 2001, Nathalie a déménagé en Australie, où elle a continué de s'entraîner avant de revenir en 2004 et faire équipe avec Pat dans la Subaru Rally Team Canada et de son équipe privée, Rocket Rally.

Après deux saisons réussies ensemble, ils ont fait équipe à nouveau pour les Jeux d'été 2006 X 12 à Los Angeles. Nathalie a passé la saison 2006 comme organisatrice de l'émission Rally America tv et co-pilote pour différents pilotes. Elle a participé à la course du désert Baja 1000 avec Kathy Jarvis et termina les trois derniers rallyes canadiens 2006 avec Antoine L'Estage, remportant le Championnat de dames et aida Antoine à remporter son premier championnat canadien!

En plus d'organiser l'émission Rally America tv sur ESPN en 2007, Nathalie fut co-pilote pour Antoine dans de nombreux événements, y compris la totalité du calendrier du Canada et X Games 13, ainsi que pour Wyeth Gubelmann dans plusieurs rallyes américains et au WRC Mexico. Ensemble, cette année-là,

Antoine et Nathalie ont gagné les championnats canadien et nord-américain.

2008 fut une année de hauts et de bas. Les problèmes mécaniques provoquèrent plusieurs abandons et des rallyes difficiles ... mais Antoine et Nathalie remportèrent suffisamment de rallyes au Canada et aux États-Unis. Nathalie occupait une double fonction soit comme co-pilote et animatrice de télévision pour le Championnat canadien de rallye au réseau anglais TSN et français sur RDS.

De grands changements pour l'année 2009 ... John Buffum et son équipe ont construit une toute nouvelle Mitsubishi Evo X. Mitsubishi et Rockstar Energy Drink rejoignirent le Royal Group / Concerto en tant que sympathisants. Antoine et Nathalie ont terminé premier lors de la première compétition de la nouvelle voiture, le Rallye Perce-Neige dans le Championnat canadien de rallye. Tel que cité dans Autosport Magazine ... c'est la « première victoire importante » pour l'Evo X. L'équipe domina le championnat jusqu'à la toute dernière étape de l'année. Leurs efforts ont été assez forts pour permettre à Nathalie de remporter un cinquième titre Nord-américain comme co-pilote.

Bravo à Nathalie qui se démarque dans sa passion sur le scène internationale.

Arrivées

398. Apolline Richard, St-Eustache souche: Pierre, Cap-St-Ignace

399. Gilles Carlos, Lévis souche: Pierre, Cap-St-Ignace

Arbre généalogique de vedettes



Arbre généalogique de Angéline Jolie

Jean-Baptiste Richard & Marie-Angélique Boucher

Pierre Maillet & Marie-Anne Richard

Jean-Baptiste Maillet & Ursule Maufay

Désiré Maillet & Julie Durand

Désiré-Charles Maillet & Sophie-Oliva Fortier

Louis Bertrand & Marie-Virginie-Adelphine Maillet

Georges Bertrand & Angéline Leduc

Rolland Bertrand & Lois Gouwens

John Voight & Micheline Bertrand

Angéline Jolie (actrice)

(Elle a des origines tchécoslovaques et allemandes du côté de son père et canadienne-française du côté de sa mère)

Jean-Baptiste et Marie-Geneviève Richard sont les enfants de Pierre Richard et Élisabeth Gamache.

Pierre Richard est le fils de l'ancêtre Pierre établi à Cap-St-Ignace.

Comme vous pouvez le constater, la relation entre les patronymes est parfois plus près que l'on imagine.

Il est intéressant de prendre connaissance du travail de recherche de nos chercheuses et chercheurs.

Nous remercions Madame *Suzanne Richard* de nous partager ces informations intéressantes.



Arbre généalogique de Céline Dion

Philippe Fortin & Marie-Geneviève Richard

Louis-Joseph Chaine & Marie-Victoire Fortin

François Chesnel & Élisabeth Boulet

Joseph Dion & Julie Chesnel

Adélarde Dion & Esther Lévesque

Charles-Adélarde Dion & Ernestine Bariau

Adhémar Dion & Thérèse Tanguay

Céline Dion (chanteuse)

Avis de recherche

Je suis à la recherche de personnes qui auraient connu ces Richard.

« Familles d'Adélarde Richard, marié à Lévis le 23 novembre 1875 à Rose-de-Lima Robitaille, fille de Pierre Robitaille et d'Émilie Blanchet.

Adélarde est le fils d'Olivier Richard et de Julie Burns. Ses frères et sœurs sont: Julie, Malvina, Guillaume-Olivier, Joséphine, Philéas, Alphonse, Alfred et Gaudias.

Adélarde est l'oncle de mon grand-père Richard marié à Odélie Vézina de Lauzon. »

Vous pouvez me joindre par téléphone au numéro 418-914-6724 à Québec.

Je pense avoir en main sa photo et j'aimerais pouvoir l'identifier.

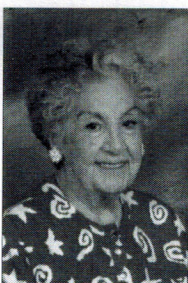
Suzanne Richard

Départs



Aline (Delage) Richard

Au CHUL, le 6 janvier 2011, à l'âge de 76 ans., est décédée dame Aline Delage, épouse de Paul-Eugène Richard.
Elle demeurait à Québec.



Aurore (Blackburn) Richard

Au Centre D'Anjou de St-Pacôme, le 3 mars 2011, à l'âge de 103 ans, est décédée dame Aurore Blackburn, épouse de Feu Dr Charles Richard, dentiste.
Elle demeurait à St-Pacôme, autrefois de La Pocatière.

*À toutes les personnes affligées par ces deuils,
nos sincères condoléances*

Conseil d'administration 2010-2011

Présidente: *Jeannine Richard*

Vice-président: *Guy Richard*

Trésorier: *André Richard*

Secrétaire: *Cécile Richard*

Directeurs et directrices:

Colette Richard
Jean-Guy Richard
Rita Richard
Yves Richard

Adresse de l'Association

Vous pouvez communiquer avec nous par courrier:
Association des familles Richard
C.P. 10090, Succ. Ste-Foy
Québec (Québec) G1V 4C6
Internet: www.genealogie.org/famille/richard

Articles pour le journal

J'ai toujours besoin de vos articles pour agrémenter notre journal. Celui-ci sera d'autant plus intéressant si vous y collaborez. Alors n'hésitez pas à les faire parvenir à un des responsables du journal ou directement à l'adresse de l'Association.

Vous pouvez me joindre par internet à :
yug_richard@hotmail.com

Appel aux généalogistes

Nous sommes constamment à la recherche d'informations d'ordres généalogiques sur une des souches Richard. Félix, notre archiviste, serait heureux d'en échanger afin de compléter les archives de l'Association et de mettre les généalogistes en communication les uns avec les autres. En partageant nos informations nous pourrions mieux retracer l'histoire des familles Richard et conséquemment, celle du Québec et de l'Acadie.

Donc si vous avez fait des recherches généalogiques que vous voulez faire partager ou compléter, communiquez avec :

Félix Richard

7777, boul. Lasalle app. 321

Ville Lasalle (Québec)

H8P 3K2 (514) 595-1259

Internet : felimado1@sympatico.ca

Objets promotionnels

Vous pouvez vous procurer un blason 5\$, une épinglette 5\$, un album souvenir 5\$, un disque 5\$, un stylo 3\$, une casquette 20\$, une tasse 8\$ ainsi qu'une plaque d'automobile 10\$ à l'effigie de l'Association. Il est possible de vous les procurer en communiquant avec un membre du conseil d'administration ou à l'adresse de l'Association.

Vous pouvez nous rejoindre

Si vous avez des messages ou des informations à nous communiquer concernant des réunions de familles, des événements, n'hésitez pas à nous en faire part. Nous communiquerons l'information et le cas échéant, si possible, nous serons heureux de participer à l'événement ou à son organisation. Pour nous rejoindre, vous pouvez prendre contact avec n'importe quel membre du conseil d'administration de l'Association des familles Richard ou communiquer directement avec la secrétaire :

Cécile Richard

1530, rue du Nordet

Québec, Qc

G2G 2A4 (418) 871-9663

Internet : crichard@oricom.ca

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale du Québec 568561